



SURFACES

ENTRETIEN AVEC ADEL ABDESSEMED

Votre œuvre va du côté de l'histoire, de la grande histoire, et de l'autre du côté de l'intime et du poétique. Comment conjoignez-vous les deux ?

Adel Abdessemed : J'ai toujours dit que l'histoire était aussi une falsification : il y a en elle une morale réductrice. Je suis fasciné par des œuvres qui mettent en scène l'éthique, la politique, qui parlent d'un devenir, mais ce qui me touche le plus est ce qui remonte : la « Surface », ça veut dire le lieu, l'espace où les choses remontent. On est témoin ; dans mon œuvre *Shopping*, on voit ce jeune homme, cet étudiant, qui sortait avec ses courses, ses sacs en plastique, et affronte un géant, tel que les tanks. Ce jeune homme ne savait pas que, à ce moment, il est devenu le témoin, la mémoire de toute la Chine. Il est entré dans l'Histoire – lui-même. Je le fais remonter, comme un témoin ; il était sur le lieu du crime et, en tant qu'artiste, je suis sur le lieu du crime. L'œuvre d'art ne peut pas être réduite à l'Histoire. Ce que j'aime de l'œuvre poétique, c'est l'instinct. Il y a aussi de l'erreur. L'œuvre n'est pas intellectuelle. Elle est d'ordre primitif : c'est pour cela qu'elle est poétique. La poésie est au-delà de l'analyse ; il y a l'erreur, il y a l'ignorance possible. Mais on sent. Dans la poésie, il y a l'élan, et la décoration en tant que matière sonore. Il y a aussi l'inévitabilité de l'ambiguïté, l'auxiliaire avoir, l'auxiliaire être. Dans l'œuvre d'art, il y a des signes bien sûr, mais il y a aussi la matière. Tu dis le mot « métal », tu l'as dans la bouche et dans la tête, mais l'image et la présence matérielle ne sont pas là, en face, sur place. La poésie, c'est ce qui libère : un malaise, et la vie.

Parmi les textes qui comptent pour vous, il me semble qu'un grand nombre touche au désespoir humain – Dostoïevski, Nietzsche – et en même temps à la joie. Quel est leur rapport ?

À l'intérieur du désespoir, il y a la force de crier. Ce cri est une création : là est la vraie joie. Si on dit « joie », si on dit « désespoir », on est encore dans l'inévitabilité de l'individualité et de l'individu. Cela ramène à l'énergie : joie, désespoir, ce sont des énergies. Un cri : ce peut être la souffrance de la douleur, de la culpabilité ; ce peut être un cri extatique, ce peut être pour se libérer de quelque chose. Là, il y a une jouissance qui lie les deux.

Quand on fait un dessin, on rate, on recommence, on rate, on recommence encore, on est désespéré, parce qu'on pense qu'on ne va jamais y arriver. On n'abandonne rien au monde. On est désespéré. On sait qu'on ne va jamais y arriver. La joie, on peut aussi la lier au courage. Dans le dessin, on se moque du talent : ce qui compte, c'est le courage, de refaire, de recommencer, même si on a raté. Là est la joie. Nietzsche est un spéléologue des profondeurs ; sa puissance est sa « volonté », mais l'élan chez lui, au-delà de son écriture philosophique, c'est le but passionné de parler de l'homme, de sa mort, de sa folie sociale. L'artiste a une seule responsabilité, envers l'œuvre. Aucun artiste ne croit, même à un instant, à l'art pour l'art : c'est déjà un programme, une morale, pour justifier un certain art, et en détruire un autre ; un art engagé : une phrase est née pour attaquer Baudelaire, et attaquer Flaubert ; un art aux prises. L'art ne peut être réduit à ces formules qui ne mènent nulle part et produisent plutôt des enfermements claustrophobiques. Tolstoï et Dostoïevski ont mis dans leurs œuvres le destin d'un peuple, ce qui allait advenir.

Vous vivez entre poésie et philosophie. Comment voyez-vous la relation entre les deux ? Comment nourrit-elle votre œuvre ?

Les poètes mentent trop, ils troublent toutes leurs eaux pour qu'elles paraissent profondes, comme disait Zarathoustra. Baudelaire a dédié *Les Fleurs du Mal* à Théophile Gautier, qui n'est pas comparable à Edgar Allan Poe, qu'il a pourtant traduit. La philosophie nous aide à penser le monde, à réfléchir, à le comprendre. Le poète cherche à transformer le monde. Quand le philosophe, lui, cherche à transformer le monde, comme Karl Marx, on peut dire qu'il appauvrit l'histoire. Sur sa tombe, il est écrit : « Travailleurs de tous pays unissez-vous. Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes façons. Ce qu'il faut néanmoins, c'est le changer. » Mais, c'est une pensée de fourmi, d'abeille : le groupe. Je crois en l'individu, pas dans le groupe : plus on est nombreux, plus on devient imbécile. Je suis du côté des poètes : du côté d'Antonin Artaud, qui donne en même temps la poésie et la philosophie. Ceux qui m'intéressent sont tous des figures également poétique et philosophique : Nietzsche, et Rimbaud, et Mallarmé, et Joyce, et Beckett, et Pasolini, et Kateb Yacine qui, entre autres choses, disait que le poète est comme un boxeur ; il donne et il reçoit... Certains remplissent, d'autres vident.

Quel rapport avez-vous à la lecture ? Quelle en est l'expérience pour vous ?

Hélène Cixous, je ne la lis pas comme une romancière : elle ne m'invite pas tant à lire en soi qu'à penser. Son écriture est à la fois complexe et simple, mais elle se lit avec grand plaisir.

Quand j'étais en Algérie, j'ai lu Homère, Shakespeare, et évidemment la littérature russe, Gogol, les *Nouvelles de Pétersbourg*, « Le Manteau ». Shakespeare apprend à penser la jalousie, le pouvoir, la mémoire et l'oubli.

C'était un défi : je ne connaissais pas très bien la langue. Les mots, je les interprète à ma façon : je les prends, et j'en fais des briques. Dans *La Divine Comédie*, Dante a choisi Virgile pour nous guider dans son voyage. Je ne suis pas un lecteur ; je suis un professionnel à tourner les pages, quand cela m'arrive. Je lis ce qui me donne à penser et m'aide à comprendre quelque chose sur moi-même : pas comme un miroir qui reflèterait mon image – ce serait être comme Narcisse – mais pour autre chose, pour l'autre chose.

Vous aimez le dialogue avec les auteurs de poésie, de philosophie et de littérature. Quel rapport entretenez-vous avec eux ?

Beckett n'aimait pas cette entente entre artistes et poètes. Genet, le contraire : il était très proche de Giacometti, de danseurs, d'équilibristes, de voyous. J'aime les poètes, les écrivains qui donnent à penser, qui touchent à quelque chose. Ils apportent une nouvelle pierre à l'édifice. Cézanne a essayé de trouver de la différence dans la répétition. Deleuze disait : « Il faut penser la répétition au pronominal, trouver le Soi de la répétition, la singularité dans ce qui se répète. Car il n'y a pas de répétition sans un répétiteur, rien de répété sans âme répétitrice. » Cézanne a essayé de faire cela. Dans mes titres, il y a une part poétique, une intention / invention littéraire : Comme dans *Histoire de la folie*, où je suis en dialogue avec Foucault ; ou quand je prends une phrase d'Adonis, « D'un horizon à un autre » comme titre pour une autre œuvre. *Cri* est en ivoire, *Travelling Players* est en marbre : le matériau est dur et raconte encore autre chose. Il n'a rien à voir avec le titre mais dans mon approche littéraire en même temps je ne m'en préoccupe pas : je suis dans la folie de l'histoire et dans l'autre horizon, ou je suis resté dans le même, dans l'horizon initial, comme un voyage de musiciens dans la « terre vaine » du temps.

Propos recueillis par Donatien Grau



6 AU 24 JUILLET 2016

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA16

